MOREL Stanislas. *La médicalisation de l'échec scolaire*

Paris : La Dispute, 2014, 212 p.

Marianne Woollven

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4579>

DOI : 10.4000/rfp.4579

ISBN : 978-2-84788-677-1

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2014

Pagination : 119-121

ISBN : 978-2-84788-676-4

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Marianne Woollven, « MOREL Stanislas. *La médicalisation de l'échec scolaire* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 188 | juillet-août-septembre 2014, mis en ligne le 30 septembre 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4579> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4579>

dans l'efficacité silencieuse qu'il s'agissait de confiner ces dernières. Il invite dans sa conclusion à débattre de ce qui constitue à ses yeux un problème éducatif contemporain, celui d'un « enseignement de la vie », dont le projet est contenu dans la définition des « *life skills* » des programmes internationaux. Cette invitation est bienvenue, sachant que le débat est déjà largement ouvert sur les « compétences sociales », les « savoir-être » et autres compétences-clés qui désignent l'individu, le citoyen et le producteur du XXI^e siècle. On peut néanmoins rester réservé sur la nostalgie que lui inspire l'abandon d'un enseignement de la vie adressé aux filles comme aux garçons et assuré par l'école. Dans *La trame conjugale*, Jean-Claude Kaufmann (1992) montre qu'à savoirs égaux au moment de la mise en ménage, les hommes et les femmes ne s'engagent pas également dans le travail domestique : les hommes perdent leurs acquis et s'en remettent aux femmes... qui finissent par prendre en charge le gros de ce travail. L'acquisition des savoirs et des compétences n'est donc pas seule en jeu. Et il ne semble pas que l'enseignement de vie sociale et professionnelle, reçu par des plusieurs milliers d'élèves des deux sexes, ait changé la donne. L'école est pourtant bien un lieu privilégié pour la diffusion de l'égalité. Un « enseignement de la vie » moins socialement marqué et moins conservateur que l'enseignement ménager (conservatisme également très présent dans la vie sociale et professionnelle) pourrait-il favoriser cette égalité ?

Fabienne Maillard
Université Lille 3, Proféor-CIREL

NOTE

- 1 Ce sont les mêmes arguments que j'ai recueillis lors d'une enquête menée en 1992 sur le CAP « employé des services administratifs et commerciaux » auprès des enseignants qui souhaitaient la conservation de ce diplôme malgré l'absence d'emploi accessible à ses titulaires.

BIBLIOGRAPHIE

KAUFMANN J.-C. (1992). *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*. Paris : Nathan.

MOREL Stanislas. *La médicalisation de l'échec scolaire*. Paris : La Dispute, 2014, 212 p.

Si les travaux pionniers de P. Pinell et M. Zafirooulos (1978) ont fait de la médicalisation de l'échec scolaire une

thématique classique de la sociologie de l'éducation, l'intérêt croissant dans le champ éducatif pour les troubles des apprentissages et autres diagnostics similaires invite à se pencher sur les évolutions et recompositions contemporaines du phénomène. C'est ce que propose le sociologue Stanislas Morel, étudiant l'univers dans lequel se produit la médicalisation et les acteurs qui y contribuent. Cet ouvrage propose de rendre compte et de recontextualiser l'évolution des rapports de force autour de la question de l'échec scolaire.

Dans un premier chapitre, l'auteur définit la médicalisation comme le recours à des « professionnels du soin » qui font de l'élève un « patient » (p. 19). Son approche consiste à mettre en lumière et à déconstruire les processus conduisant à la médicalisation. Se référant à P. Bourdieu et à M. Foucault, l'auteur insiste sur le caractère compréhensif de sa démarche, sa volonté de saisir non seulement les processus à l'œuvre mais aussi les logiques propres aux acteurs et leurs intérêts spécifiques. Il envisage la médicalisation de l'échec scolaire comme un processus complexe et non unidirectionnel.

L'auteur montre ensuite, grâce à une synthèse de la littérature, comment les évolutions de la problématisation de l'échec scolaire ont donné lieu à une médicalisation d'abord « controversée » puis « décomplexée ». Le problème de l'échec scolaire s'est constitué à partir des années 1960 en insistant sur les inégalités scolaires et les déterminants sociaux. Une offre médico-psychologique s'est développée en parallèle, avec des établissements comme les Centres médico-psycho-pédagogiques (CMPP) proposant une approche psychanalytique, à vocation globale, pluridisciplinaire et « démédicalisante ». D'après l'auteur, le succès de cette offre n'est pas aussi paradoxal qu'il y paraît, puisqu'elle propose des solutions aux cas individuels d'échec scolaire que rencontrent les enseignants, et que ce traitement médico-psychologique est en continuité avec la conceptualisation théorique de l'échec scolaire, les positions organicistes émergentes étant considérées comme illégitimes. Mais à partir des années 1980, le problème de l'échec scolaire est progressivement reformulé. Les politiques éducatives se recentrent sur l'acquisition des fondamentaux et un traitement individualisé des difficultés scolaires, contribuant ainsi d'après S. Morel à accroître la légitimité des approches organicistes et des traitements médico-psychologiques de l'échec scolaire. Si ce phénomène est peu contestable, une présentation plus systématique et étayée par des données empiriques rendrait l'argumentation encore plus convaincante, surtout pour la seconde période.

Sur la base d'entretiens, le chapitre 4 est consacré aux représentations et aux pratiques relatives à la difficulté scolaire des enseignants du premier degré. On retiendra trois constats : d'abord, l'absence d'opposition à la médicalisation et une

familiarisation croissante à l'univers « médico-psychologique » ; ensuite, la banalisation du recours à l'orthophonie, dont la dimension médicale est peu perçue par les enseignants qui tendent à considérer que certaines difficultés ne relèvent pas de leurs compétences ; enfin, la psychologisation du métier d'enseignant, interprétée comme un élargissement du mandat professionnel ainsi que par le fait que le registre « psy » fournit non seulement une grille d'interprétation mais aussi des possibilités d'action. On pourra néanmoins se demander comment s'articulent ces deux derniers phénomènes et s'ils concernent de la même manière l'ensemble des enseignants (en fonction des générations, des trajectoires professionnelles, etc.).

Le cœur de l'ouvrage (chapitres 5 à 9) rend compte d'une enquête effectuée dans un Centre de référence du langage (CRL) et un CMPP situés dans la commune surnommée Antray. Cette comparaison, particulièrement heuristique, souligne d'abord des similarités entre ces deux établissements : on y pose des diagnostics par un travail pluridisciplinaire ; la comparaison avec le travail scolaire est vue comme une provocation, malgré l'existence de nombreux liens. Le CRL et le CMPP se distinguent cependant dans leur interprétation et leurs réponses à l'échec scolaire. Le CMPP accueille des élèves issus majoritairement des classes populaires. Les « psys », s'inscrivant dans approche psychodynamique et psychanalytique, y occupent une position centrale. L'élaboration du diagnostic recourt à la verbalisation, et l'échec scolaire est considéré comme un symptôme écran. Le travail thérapeutique, peu observable pour l'enquêteur et indescriptible d'après les praticiens, passe par la parole, mobilise peu de prescriptions et offre une aide scolaire limitée. Au CRL en revanche, où les patients issus des classes moyennes et supérieures sont les plus nombreux, les neurosciences cognitives dominent. La division du travail entre médecins, psychologues et paramédicaux est plus classique (Freidson, 1984). Le diagnostic est réalisé au moyen d'épreuves standardisées, issues de la linguistique et de la psychologie cognitive. Les catégories auxquelles sont alors identifiés les patients « collent » aux catégories scolaires (dyslexie, dyscalculie, etc.), tout comme les traitements rééducatifs, qui constituent une « pédagogie scientifique ». Au total, les deux établissements donnent à voir des conceptions éducatives antagonistes ; bien plus que le recours à la psychothérapie, c'est l'usage de médicaments qui constitue l'axe de clivage le plus fort. Toutefois, les réponses proposées à l'échec scolaire ne sont pas aussi disjointes qu'il y paraît, puisque nombre de patients du CRL sont orientés vers le CMPP pour un suivi psychologique.

Un intérêt supplémentaire de cette comparaison est l'éclairage empirique qu'elle porte sur la question du « partenariat », une injonction forte dans l'institution scolaire actuellement. L'auteur met en évidence les rapports de force existant dans

les relations entre le CRL, le CMPP et l'école. Il montre la position de force des professionnels du soin, leurs décisions étant rarement contestées par les enseignants. Les « psys » du CMPP exercent davantage une domination culturelle, tandis que les échanges entre le CRL et l'école sont essentiellement médiatisés par l'écrit.

Le chapitre 8 est consacré au rôle des parents dans le processus de médicalisation. À partir d'entretiens avec les parents du CRL, l'auteur montre le statut ambivalent des mobilisations parentales : parfois disqualifiantes et contestées par les professionnels du soin, elles ouvrent aussi des droits. Les diagnostics médico-psychologiques pèsent notamment dans les relations avec les enseignants et rendent les revendications plus efficaces. Les professions intermédiaires et intellectuelles supérieures étant surreprésentées parmi les patients du CRL, l'auteur en déduit que la médicalisation profite aux groupes les plus dotés économiquement et culturellement. Cependant, l'absence ici de comparaison avec le CMPP ne permet pas de saisir l'ensemble de la configuration reliant les familles aux établissements de soin et à l'école. Elle ne permet pas non plus d'envisager des usages socialement différenciés de la médicalisation ni des formes de résistance.

Le neuvième et dernier chapitre ouvre une réflexion plus générale sur les enjeux et les effets sociaux de la médicalisation. S. Morel insiste d'abord sur le fait que la médicalisation de l'échec scolaire s'accompagne d'un processus de scolarisation de l'univers médico-psychologique, ou d'extension de la forme scolaire (Thin, 1994), pourrait-on dire. Il envisage ensuite la reconfiguration de la légitimité sur les questions scolaires. Au niveau de la production du savoir, la médicalisation témoigne du discrédit croissant des sciences de l'éducation au profit des neurosciences, de l'éloignement des lieux de production du savoir pédagogique par rapport à l'école. Au niveau des pratiques, elle illustrerait un transfert de légitimité des métiers de l'enseignement vers les professions du soin. Cette dernière hypothèse stimulante pourrait ouvrir la voie à des travaux empiriques futurs.

« Le lecteur non familier des ouvrages en sciences sociales » (p. 17) appréciera le souci pédagogique de l'auteur et la volonté de présenter une question éducative d'actualité en tenant compte des évolutions dans le temps et des variations internes. Il pourra être quelque peu dérouté par le recours, dans les différents chapitres, à des données variées (analyses historiques de seconde main et plusieurs enquêtes de terrain) dont les liens ne sont pas toujours explicités. Un lecteur plus familier privilégiera le traitement actualisé d'une question sociologique qui n'a pas été étudiée avec autant de détails depuis longtemps. Il s'interrogera néanmoins sur la manière d'articuler d'une part l'enquête localisée à Antray, portant sur des processus et

des relations et d'autre part des analyses sur les métiers de l'enseignement dont la portée générale peut poser question. De plus, les travaux sur la médicalisation issus du champ de la sociologie de la santé sont peu mobilisés, ce qui n'empêche pas un apport de connaissances sur les professionnels du soin.

Marianne Woollven

Université Clermont Auvergne, Université Blaise Pascal, ACTé
ENS de Lyon, centre Max Weber

BIBLIOGRAPHIE

- FREIDSON E. (1984). *La profession médicale*. Paris : Payot.
- PINELL P. & ZAFIROPOULOS M. (1978). « La médicalisation de l'échec scolaire : de la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°24, p. 23-49.
- THIN D. (1994). « Travail social et travail pédagogique : une mise en cause paradoxale de l'école ». In G. Vincent (dir.), *L'éducation prisonnière de la forme scolaire ?* Lyon : Presses universitaires de Lyon.

RAYNA Sylvie & BROUGÈRE Gilles (dir.). *Petites enfances, migrations et diversités*. Bruxelles : Peter Lang, 2014, 191 p.

Quels sont les défis de la prise en charge de la petite enfance dans un contexte de migration et de diversité croissante ? Comment concilier les différentes attentes parentales et la tradition pédagogique préscolaire dans un contexte donné ? Cette question accompagne de nombreux professionnels de la petite enfance, des pédagogues et bien d'autres chercheurs en France et ailleurs, depuis quelques décennies déjà. C'est une question jamais résolue puisque – comme le montre bien l'étude à l'origine de l'ouvrage *Petites enfances, migrations et diversités* dirigé par Sylvie Rayna et Gilles Brougère – elle se déploie sous différentes formes en fonction de la combinaison entre système préscolaire, traditions pédagogiques préscolaires, contexte culturel et histoire de l'immigration. Un effort collectif et international est apparu comme nécessaire pour faire face à ces défis à une époque de profonde redéfinition des sociétés, mais aussi des configurations familiales. *Petites enfances, migrations et diversités* témoigne de ces démarches collectives et internationales. Loin d'être une première, l'ouvrage s'inscrit dans le prolongement d'un parcours entamé par Gilles Brougère, en collaboration avec des chercheurs français et internationaux, en quête de nouveaux paradigmes pour la prise en charge de la petite enfance. Dans un premier livre – dirigé avec Vandenbroeck (Brougère

& Vandenbroeck, 2007) –, il était question de repenser l'éducation des jeunes enfants. Dans le deuxième, Brougère (2010) réfléchit aux relations entre parents et professionnels de la petite enfance. Ce troisième ouvrage cherche à croiser trois dimensions cruciales dans les politiques de l'enfance contemporaines : petite enfance, migration et « diversité ». Pour ce faire, les auteurs s'appuient sur deux études du Programme de recherche transversal « Petite enfance » du centre de recherche Experice (Paris 13) : la recherche internationale *Children Crossing Borders* (CCB) et l'étude sur les liens entre pédagogie, participation parentale et interculturalité à la crèche, sollicitée par l'Association des collectifs enfants-parents-professionnels, qui fait partie du réseau européen sur la diversité en éducation et formation *Diversity in Early Childhood Education Training*.

Les points forts de ce travail sont, sans doute, la dimension comparative et la méthode utilisée. La recherche internationale *Children Crossing Borders* a enquêté sur l'accueil des enfants (de) migrants en milieu préscolaire dans cinq pays : l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, la France et l'Italie. C'est la diversité des contextes qui permet alors de mettre à l'épreuve les concepts et les questions. À cette richesse empirique s'ajoute une originalité méthodologique. Le projet, piloté par Joseph Tobin, anthropologue de l'éducation à l'Université de Géorgie (États-Unis) et spécialiste de la petite enfance, a étudié l'accueil des enfants (de) migrants à l'école maternelle à travers la méthodologie de la *video-cued multivocal ethnography*. Conçue et affinée au fil des années par Tobin et ses collaborateurs entre la fin des années 1980 et les années 2000 (Tobin, Wu & Davidson, 1989 ; Tobin & Davidson, 1990 ; Tobin, Hsueh & Karasawa, 2009), cette méthode prévoit, pour chaque pays, la réalisation de films de 20 minutes, ensuite projetés au début de *focus groups* d'enseignant-e-s ou de parents, pour faciliter la prise de parole.

Si l'ouvrage doit beaucoup à l'étude *Children Crossing Borders*, il ne se limite pas à la restitution des résultats de cette enquête. Le projet de cet ouvrage est né à la suite d'une journée d'étude en 2011 du Programme de recherche transversal « Petite enfance », où ont été présentés les résultats des deux recherches. Néanmoins, l'ambition ici est d'enrichir les questionnements du programme de recherche, par le biais d'un élargissement de la focale de l'enquête à d'autres institutions de la petite enfance (au-delà du seul milieu préscolaire) et à la question plus large des diversités. Cette dispersion des terrains d'enquête est liée à une dispersion théorique. Les différents auteurs mobilisent un large éventail de notions, comme celles de participation, de communauté de pratiques, des diversités, d'hospitalité, du *care* et des *critical whiteness studies*, pour n'en citer que quelques-unes. Cela n'empêche pas pour autant d'avoir un dénominateur commun, à savoir « la